

Poètes romands d'aujourd'hui

Autor(en): **Fournet, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **9 (1941-1942)**

Heft 8

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Poètes romands d'aujourd'hui

Par Charles Fournet

Poésie romande! me disait un grand critique suédois à l'Exposition suisse de Stockholm, où nous allions précisément M. Moeschlin et moi, juste avant la guerre, parler de la littérature de chez nous, connais pas! La réponse, je le crains, pourrait m'être donnée par les Suisses eux-mêmes, qui ont pour la Poésie, pour leur Poésie, un intérêt médiocre. Je dis bien la poésie en vers, et plus particulièrement la lyrique, où nos auteurs ont montré pourtant des qualités point méprisables.

Elle mérite d'autant plus notre amitié que par une sorte de fatalité, les prosateurs ont, de plus en plus, la partie belle: N'écrivent-ils pas, eux, comme chacun parle — ou quasi? — Journaux, revues, livres, ils sont partout, les romanciers, les nouvellistes. Et l'on va à eux pour se retrouver dans leur oeuvre; car on s'y sent de plain-pied, à l'aise, chez soi. N'est-ce pas un peu de nous-mêmes qu'ils nous entretiennent, de nos conflits intérieurs, de notre vie possible, de nos secrets ... Cette aventure amoureuse, les conditions mêmes de ce drame, ce sont celles-là mêmes dans lesquelles j'aurai pu me trouver.

Une partie du plaisir littéraire s'est, au reste, toujours expliqué par un accord, qui fait du lecteur un véritable complice du romancier

C'est pourquoi le roman, dont la mort est annoncée depuis vingt ans, continue de se porter très bien.

La Poésie, elle, et la moderne singulièrement, n'a pas de ces complaisances. Elle s'adresse aux parties hautes ou obscures de l'être; au coeur, parfois. Elle déconcerte le lecteur par son expression déjà. N'est-ce pas une sorte de langue sacrée, à laquelle il faut être initié? Faisons donc ce soir confiance à nos Poètes. Ils le méritent.

Je reconnais, volontiers, que nos romanciers et nos critiques sont plus remarquables que nos poètes: Les Benjamin Constant, les Staël, les Schérer, les Vinet, pour ne faire allusion qu'au passé, sont typiquement romands par cette curiosité qu'ils montrent du drame humain, le goût qu'ils ont des conflits moraux, hérité d'une longue tradition protestante. Ils n'en finissent

pas de se tâter, de s'ausculter: Il y a de l'Amiel (cher à mon bon maître Bernard Bouvier) dans plus d'un Genevois.

Ces habitudes d'esprit si favorables au romancier n'ont guère servi les Poètes, si la Poésie exige, en effet, ce don de soi, cet abandon au pouvoir des Muses, condition première de l'état de grâce... Nous avons eu de délicats ou profonds romanciers: Rousseau, au 18ème, est notre premier grand poète: Encore est-ce un poète en prose. Nos écrivains se sont brusquement élevés à la poésie au 19ème: ils ont atteint parfois à une certaine perfection de nos jours, en se libérant intérieurement, et enrichissant leurs propres expériences de celles des Français avec qui, de plus en plus, ils ont fait amitié

La présentation par canton vous paraîtra fantaisiste, peut-être. Je la trouve commode. Et, en définitive, elle n'est pas arbitraire. Je laisse ainsi tous ses droits et ses susceptibilité au „*Kantönli-geist*” — (L'esprit de clocher, rien n'est plus susceptible!) Allez dire que Ramuz est romand! Il est vaudois, et vaudois seulement. Vous voyez que les frontières politiques recouvrent assez bien celles de l'esprit.

Valais

Son Poète, le Valais nous l'a fait attendre jusqu'aujourd'hui. Mais, comme certains enfants nés quand on ne les attendait plus guère, il est magnifique, d'une jeunesse d'inspiration sans cesse renouvelée. Vous avez compris que je veux parler de Maurice Zermatten, poète en prose, lui aussi, mais grand Poète. Il est admirablement parti, et nous le voyons dans chacun de ses livres en progrès: comme il semble être né pour chanter son pays, sa petite patrie, le Valais aura trouvé en lui son peintre dans la mesure où Ramuz est le peintre du pays et de l'âme vaudois, l'un et l'autre, assez puissants pour que leurs romans régionalistes ne soient pas l'expression seule du terroir, mais, à la fois, une peinture vraie de caractère.

Fribourg

M. Gonzague de Reynold, dans nos lettres, représente *Fribourg*. Et il est bien vrai que son oeuvre montre des donjons, des créneaux, des souvenirs de guerres héroïques, des *Bannières*

Flammées; que l'esprit catholique s'y unit avec force à l'orgueil des traditions aristocratiques. Gonzague de Reynold, d'une vieille famille comtale est l'une des figures les plus curieuses de la précédente génération, je veux dire l'une des plus originales. Tandis que nous sommes Suisses-allemands, Suisses-italiens, Suisses-français, Gonzague de Reynold, de culture foncièrement latine, est Suisse simplement. Il est de Fribourg, à cheval sur la frontière de génies différents. La diversité des races, des langues, des climats de notre Helvétie le réjouissent. Sous l'apparente diversité, il voit une unité réelle. La Suisse est une et diverse, comme l'affirme un de ses livres. Tout semé de lacs bleus et protégé par le rempart des Alpes, notre pays lui paraît avoir une destinée providentielle. Il a été placé là, au centre de l'Europe „Calme bloc chu d'un désastre obscur" pour être comme un modèle d'harmonie entre les nations. Il le comparerait volontiers à un corps formé de deux principes, dont l'un, générateur d'énergie, de force indisciplinée, de jeunesse, aurait pour régulateur l'intelligente douceur de l'autre. J'ai l'air d'insister un peu trop sur le théoricien. C'est que M. de Reynold a sur la conscience de son pays des idées bien précises, dont on note l'influence dans toutes ses oeuvres. Mais M. de Reynold est aussi poète. Il l'est essentiellement. Et si j'ai fait allusion à l'idéologue, au critique, c'est pour que vous compreniez mieux aussi la forme particulière de son oeuvre en vers.

Dans les *Bannières Flammées*, il a célébré les vertus héroïques des anciens Suisses; il a animé, avec une incomparable puissance, la bravoure des montagnards des petits cantons luttant pour leur indépendance. Il a remis en honneur les légendes de la Suisse primitive avec une simplicité et un art touchants. Dans les *Lauriers de l'Armure* (1907), les mêmes idées, la même vision, chère à Reynold se retrouve. C'est, évoqué avec sobriété et avec force, en un style clair, où le vers libre se mêle à l'alexandrin régulier, la descente des guerriers helvètes vers les pays ultramontains de douceur, de soleil, d'amour. Evocation épique des guerres d'Italie, au cours desquelles les rudes montagnards conquirent les rutilantes beautés de la Renaissance et l'enivrement des climats du sud. Dans les poèmes d'une belle facture classique, il célèbre à nouveau sa patrie "une et multiple". Dans son dernier recueil, la sûreté du métier poétique relevant de beauté

une noble inspiration a consacré l'un des poètes de langue française dont la Suisse est fière. C'est à coup sûr l'un des hommes les plus complets qu'elle possède.

Neuchâtel

Il n'y eut guère de poète à Neuchâtel jusqu'à cette gracieuse et rêveuse Alice de Chambrier, dont Sully Prudhomme loua les vers tendres qui ressemblaient aux siens. Pourtant, le pays d'en haut appuyé au Jura offre de sombres paysages. Et, le lac, en bas, le lac de Neuchâtel, couleur de perle, est d'un charme sauvage et délicat. Il évoque le souvenir d'une des plus intelligentes amoureuses de Benjamin Constant, Madame de Charrière, qui avait trop de coeur pour être assez aimée, et trop d'esprit et de hauteur d'âme pour consentir à pleurer sur ses déboires sentimentaux. Était-ce déjà un signe? Madame de Charrière à Colombier, comme Madame de Staël à Coppet, semble avoir été peu sensible à la grâce de son lac. Elle n'était pas poète, si elle avait l'intuition sûre des choses du coeur.

Quelle est donc la mystérieuse influence qui agit sur la sensibilité et la forme en secret? Lamartine qui monta jusqu'à la Chaux-de-Fonds, en 1815, a très exactement noté l'influence que le métier national exerce sur le caractère neuchâtelois. Habitué aux travaux précis, horloger ou graveur, habile à manipuler les fins rouages, toujours à l'établi pour confectionner ces montres qui firent, et font encore, sa réputation dans le monde, il a l'esprit toujours en éveil; son travail minutieux exige autant d'intelligence et de maîtrise de soi que de vraie sensibilité. Le Neuchâtelois est curieux de tout. Quand il est religieux, il est protestant, car le protestantisme ne limite pas sa pensée. Quand il prenait la plume, au temps passé, il écrivait déjà des histoires pleines de sel que l'on racontait près du feu au cours des hivers qui ne finissaient pas. Le Neuchâtelois est d'humeur conteuse, ironique, caustique parfois. Il ne manque pas de finesse dans l'analyse des sentiments, et, si la tendresse lui fait parfois défaut, il n'y en a point comme lui, sinon le Genevois, pour éclairer ou démêler les conflits où s'affrontent la passion, la raison, et la conscience. Madame Dorette Berthoud dans *Vivre comme on pense* et le charmant J.-E. Chable, dans la plupart de ses romans, nous en apporte de très probants témoignages.

L'un de ses poètes les mieux doués, aujourd'hui, est, sans conteste, André Pierrehumbert de la Chaux-de-Fonds. Il est régent. Jeune; 55 ans, je pense. (Nous avons de la jeunesse une idée moins sévère qu'il y a vingt ans).

Invité à parler à la Chaux-de-Fonds, vers la Noël, il y a quelques années, je remontais tous les soirs chez lui. Le ciel était bleu, d'un bleu d'Orient. Nous marchions côte à côte entre les haies de sapins qui croulaient sous la neige. Son regard s'arrêtait parfois sur ce paysage hivernal, *Symphonie en blanc majeur*, dirait Gautier, qui l'émouvait. Nous causions. Visiblement, il s'attachait peu aux choses et parlait de la beauté nocturne comme d'un symbole mystérieux, dont le principe se trouve par delà les apparences. Baissant les yeux, il reprenait d'un pas feutré le chemin de son rêve intérieur. Son visage allongé, dont les traits paraissent burinés dans un buis fin, se dessinait nettement sous le large chapeau noir. On lui a coupé les ailes depuis

Dire qu'André Pierrehumbert habite la Chaux-de-Fonds n'explique guère son oeuvre. Il suffit qu'il y lutte, qu'il y peine, qu'il y gagne sa vie. Son coeur s'est formé dans la montagne, mais sa poésie est née au contact d'une nature moins rude et d'un ciel plus clément. Le pays qui l'attire et qu'il aime domine la belle nappe de lumière du lac. Sur un coteau de vignes plantées, d'une main patiente par ses aïeux, Sauges, modeste village, face à Estavayer, s'offre au soleil levant. C'est là qu'irrésistiblement le reconduit l'été, sa nostalgie ou son plaisir: Il se retire dans un petit golfe qu'il s'est lui-même aménagé et, dans le costume léger des baigneurs, entre deux plongeurs, fait à la nature ses confidences:

Je suis le frère élu des rudes paysans

a-t-il écrit dans ses *Béatitudes*. C'est vrai. Les paysages dont il a ordonné les rythmes et les couleurs sont précieux parce qu'ils témoignent de l'amour du poète pour sa terre:

Tournée ainsi vers toi d'un volontaire effort
Ma vie est suspendue à ton âme rustique

Il a exalté les moments et les aspects divers de son petit pays: Les soirs et les matins, les moissons et les vendanges; tous ces

paysages sont émouvants parce que dans leur succession familière, on retrouve le visage *un* du Pays. Le pays exalté, dans *Offrande* et dans *Elégies*, c'est son cœur qu'il chante. Pierre-humbert est un romantique moderne, je veux dire un poète tout plein de son moi, exaltant avec une facilité étonnante sa tendresse et sa passion, son désespoir ou sa foi. Son grand alexandrin musical aux sonorités chuchotées rappellerait celui de Lamartine, dont il a le mouvement, l'abondance, et parfois, la douce monotonie. Dans leur rythme régulier, ces longs poèmes emportent le poète, qui semble éprouver un plaisir délectable à prendre de lecteur pour confident de ses mélancolies: Ainsi s'expliquent ses amples méditations, qui se développent lentement et s'achèvent sans raison. Peut-être faudrait-il se méfier d'une trop grande virtuosité. Le chant qui enrobe l'âme ou l'anesthésie ne l'exprime plus tout à fait! Mais, je ne dirai jamais que la fiancée est trop jolie! Cette poésie qui coule d'une source abondante est trop rare chez nous.

En face de ce romantique moderne, qui répond si peu à la définition morale du Neuchâtelois, je placerais volontiers M. Charly Clerc, s'il est de ce pays vraiment. Car M. Clerc m'a dit avoir deux ou trois bourgeoisies, sans compter celle de Zurich, qui sera d'honneur, c'est certain. De sorte que je cherche où est le génie de son lieu. Non, il est bien de Neuchâtel parce constant besoin d'introspection, d'analyse, de retour sur soi-même, par ses goûts d'érudit, de savant, de professeur. Son *Génie du Paganisme* est un ouvrage intelligent et finement écrit. Ces vertus ont peut-être nui au poète. Elles ne sont pas génératrices de lyrisme, si elles exercent leur contrôle sage sur un tempérament ardent. M. Clerc est un poète traditionaliste qui a dit avec mesure, et souvent avec émotion, le charme un peu triste de son Jura dans *les Chemins et les Demeures*. Dans sa traduction des *Elégies* de Théocrite, son vers a une ampleur que je retrouve dans des poèmes récents inspirés par la Grèce, où l'érudition ne durcit plus la douceur fraîche de l'inspiration... Le vers naît du vers, sans contrainte. Il y a là vraiment un ton juste, vrai: de la poésie.

Entre ce poète lyrique et cet érudit-poète, Zimmermann, fait curieuse figure. Le prestigieux traducteur *d'Henri-le-Vert*, le romancier de *l'Etranger dans la Ville*, est de ceux qui ont rompu

peu à peu avec la tradition pour exprimer dans ses vers les plus récents un singulier tempérament poétique.

La poésie de Zimmermann influencée de Baudelaire d'abord, puis, des symbolistes, est d'une élégante habileté, et le jeu des images rares, des tours singuliers, lui donnent un air d'authentique originalité. De tous ces poèmes, *Départs*, est celui où son goût de l'évasion, son ardeur à peindre ou à suggérer des paysages éblouissants ont trouvé une expression qui ne surprendra pas trop le lettré moderne habitué depuis à de plus troubles alchimies verbales.

Les Vaudois

Je voudrais rendre maintenant hommage à nos amis Vaudois; leur plus grand poète, C.-F. Ramuz, est un prosateur. Je pense qu'il a contribué à nous aider à nous débarrasser de certaines habitudes d'esprit qui, pendant des siècles, ont paralysé nos forces créatrices, à nous Genevois ou Neuchâtelois. Plus près que nous des choses, plus instinctif, il nous a enseigné ce que l'oeuvre gagne à être comme jaillie directement de l'être. Il a recréé le paysage vaudois à son image! Il a remis du *vert* dans la littérature pour reprendre le mot de Ste.-Beuve sur Rousseau. La littérature a besoin, une fois au moins par siècle, de retourner aux sources vives: ce que Jean-Jacques au 18ème — celui de *l'Héloïse* et des *Rêveries* — a fait pour la littérature française, Ramuz accordant son effort à celui des Français, (je pense à Giono) a rajeuni notre monde poétique

La littérature vaudoise de ce temps est marquée par lui: Elle est devenue paysanne et montagnarde. Je vois trop ce qu'elle y gagne pour ne pas oser dire ce qu'elle perd à imiter de trop près le poète des *Signes parmi nous* et de la *Salutation paysanne*. Car, on n'imite pas Ramuz. On le pastiche tout au plus...

Emmanuel Buenzod qui a écrit sur Ramuz une étude fort bien venue (il est maintenant l'exégète pathétique des grands musiciens) est le poète du lac dans son *Canot ensablé* de son âme nuancée et secrète, ailleurs; alors que Pierre-Louis Matthey, l'auteur de *Même Sang*, d'une forte et belle inspiration, a renoncé, on ne sait pourquoi, à publier des vers, que M. Edmond Gillard a fait de la poésie une manière de métaphysique.

Les Genevois

Si étrange ou surprenant que cela puisse paraître, ce sont les Genevois qui constituent aujourd'hui la pléiade la plus importante de la Suisse romande. Non pas la plus homogène: Leur individualisme même s'y opposerait. Dans leur diversité, ils représentent, les tendances contraires de la poésie contemporaine: Ils sont là, dirait-on, pour en illustrer la crise.

Fidèle à la leçon des Parnassiens, poète soucieux de la bonne facture, Jules Cougnard, qui fut, au commencement du siècle, la coqueluche des dames, faisait les Rues-Basses, le monocle à l'oeil, le melon gris à la pichollette, nous a laissé des vers spirituels et charmants. Albert Rheinwald a évoqué dans une langue prestigieuse *la Lumière sur les Terrasses* et composé le *Poème du Rhône*. Henri de Ziegler lui aussi débuta dans les Lettres, en 1910, par un volume intitulé *l'Aube*. Mais sa vision poétique des êtres et des choses, son sens si particulier, si émouvant, de la vie profonde de l'Univers devaient se réaliser plus complètement dans ses romans *Les Deux Romes*, *l'Invention du Bonheur* et surtout *La Vega* et le *Bourdon du Pèlerin*.

Regrettons que Jacques Chenevière, le romancier délicat de *Connais ton Coeur*, *Valet*, *Dames et Roi*, de la *Jeune Fille de Neige* — que Jaloux tient pour son meilleur livre — ait renoncé à s'exprimer en vers au gré d'une sensibilité dont *La Chambre et le Jardin* offre un témoignage bien charmant.....

Pierre Girard ne l'a pas imité. Si la fantaisie romanesque le tient en haleine depuis quelques années — et vous savez avec quelle aisance, quel humour, parent de celui de Giraudoux, il amène ses personnages de fantaisie — Pierre Girard n'a pas faussé compagnie aux Muses qui l'avaient si heureusement inspiré. *Le Pavillon dans les Vignes* nous reporte à ces années d'avant-guerre où Francis Jammes, le poète d'Orthez, avait aussi, à sa manière, rajeuni la poésie en replaçant le poète dans la nature ou, mieux, dans la campagne. Il lui avait réappris — il donnait, en cela, si j'ose dire, la main à Ramuz — à tirer de l'observation du Monde une poésie vraie, simple, jusqu'à la naïveté. Et la langue poétique suivant la démarche du poète imitait volontiers la langue parlée, dont il savait tirer des effets charmants et parfois puérils. Arthur Bertschy qui lui a consacré une jolie étude ne me contredira pas.

Modeste, Jean Violette est le peintre attendri du petit peuple dans *Tabliers bleus, Tabliers noirs*. C'est là qu'il excelle. Poète ou romancier, il a ce ton familier qui s'accorde aux choses et aux gens qu'il évoque: non qu'il n'ait su passionner parfois son vers; je sais tels de ses poèmes où sa Muse l'a noblement inspiré. Et c'est dans *l'Anthologie des 17 poètes de la Suisse romande* que vous les trouverez.

Mais Henry Spiess, contemporain de Ramuz, fut le privilégié des Muses; je n'en vois guère, qui ait repris, avec un égal bonheur, de ce poète changeant, mystérieux nuancé (que la mort hélas! nous a ravi) la lyre dont il ne tirait plus, dans ses dernières années, que des sons rares et d'une main mal assurée. Henry Spiess avait 30 ans en 1907. Comme tout bon Genevois, il avait été collégien à St. Antoine, étudiant en droit, puis avocat, on ne sait trop ni comment, ni pourquoi. Son front bombé, sous lequel deux yeux inquiétants rêvaient sans jamais sourire, mangeaient la moitié de son visage démesurément allongé et pâle. Vous l'auriez pris, dans sa longue redingote noire, pour un clergyman. Ainsi l'a représenté le peintre Charles Giron qui le connut au temps où le poète fréquentait, à Genève, le Cercle des Arts et des Lettres, dont il avait été avec Cougnard, Jacques — Dalcroze et Bernard Bouvier, l'éditeur du *Journal Intime d'Amiel*, l'un des animateurs. Donc, Henry Spiess fut avocat. Ecoutez comment, avec humour, (ce ton est assez rare dans nos lettres) il parle du monde de la basoche dans son premier recueil: *Les Rimes d'Audiences*.

Parmi les avocats moroses
Bilieux plus que Jean Calvin,
Quand je prête l'oreille en vain
Pour répondre à l'appel des causes,
Abasourdi par le fracas,
Tandis qu'on pérore ou qu'on cause,
Je me dis: Quelle étrange chose:
Verhaeren était avocat.

Voilà le ton. *Les Rimes d'Audiences* sont de 1903. De causes, il n'en eut guère en n'en gagna, je crois, aucune. A Paris, il retrouva Ramuz, son ami Paul Fort, le Prince, aujourd'hui bien malheureux, des poètes français, Rodenbach qui, lui aussi, fut avocat:

Inquiet d'être comme en deuil sans le savoir
Le Poète, immobile aux portes du mystère,
Contemple s'éloigner sur l'eau crépusculaire
Les cygnes indolents dans la brume du soir.

Le vers de Spiess en exprimant sa mystérieuse et parfois inquiétante personnalité, sont de l'époque où Francis Jammes connut les succès parisiens: Vers 1907, il semble bien qu'il ait fort apprécié l'exemple du poète d'Orthez dont on louait alors la „naïveté”.

Il me fait songer à un Charles Guérin protestant qui a lu Baudelaire et adore Verlaine. Son oeuvre est drue et chaque volume, des *Rimes d'Audiences* (1903) au *Visage Ambigu* (1916) en passant par *les Chansons Captives*, *le Silence des Heures*, *Attendre*, marquent les progrès constants de ce très beau poète. Son oeuvre est l'une de celles qui font le plus d'honneur au terroir romand.

(Suite et fin dans le prochain numéro)